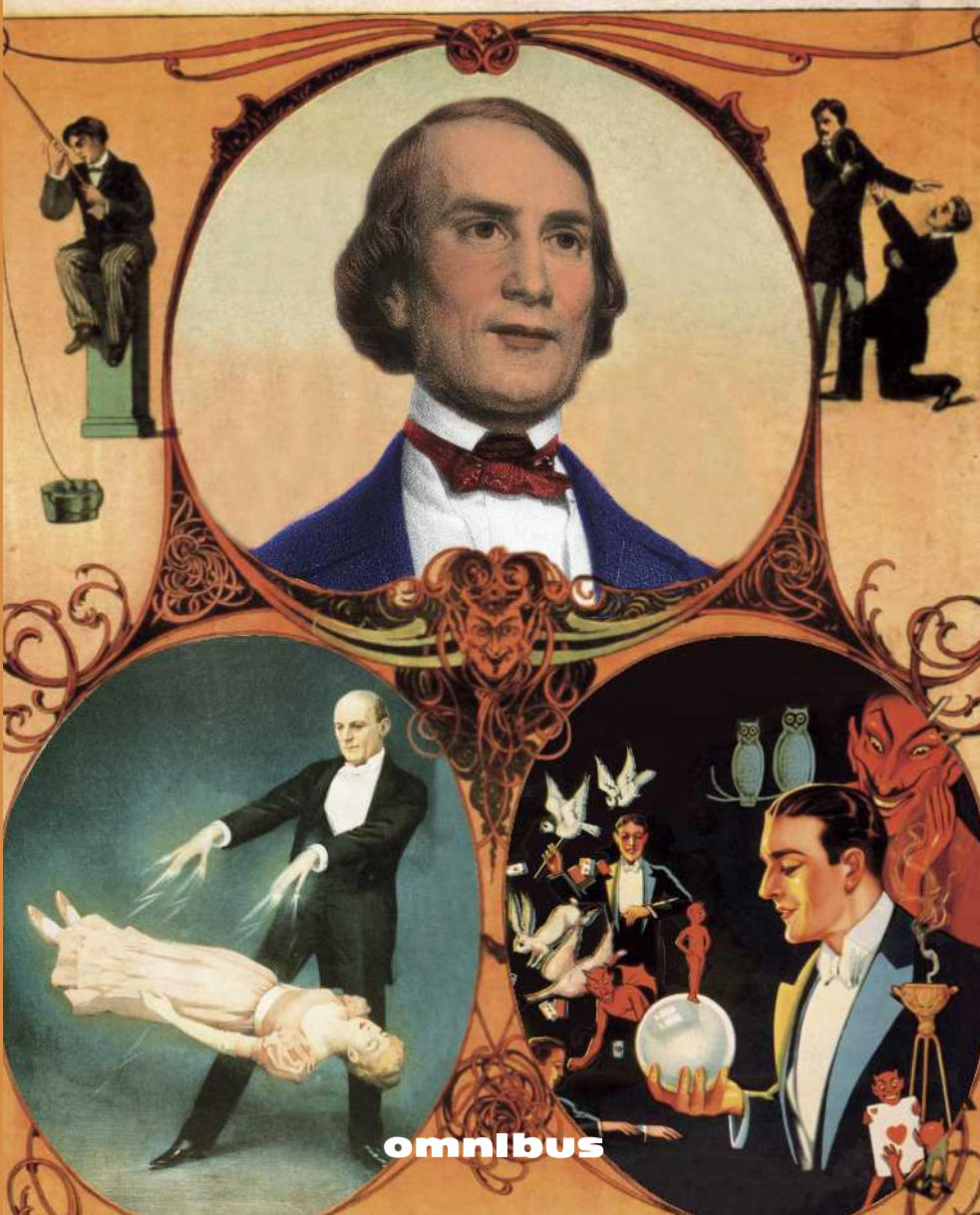
ROBERT-HOUDIN

Comment on devient sorcier

Une vie d'artiste - L'art de gagner à tous les jeux
Magie et physique amusante - Le Prieuré



omnibus

omnibus

Jean-Eugène Robert-Houdin

Comment on devient sorcier

Une vie d'artiste
Comment on devient sorcier
L'Art de gagner à tous les jeux
Magie et physique amusante
Le Prieuré

Préface de Francis Lacassin

omnibus

© 2006, Omnibus, un département de


Crédits photo couverture : © Karbine Tapabor et Roger Viollet.
ISBN : 9782-2580-8876-4 N° Editeur : 436
Dépôt légal : octobre 2006

Sommaire

Robert-Houdin, ambassadeur du merveilleux,
par Francis Lacassin I

Une vie d'artiste,
confidences d'un prestidigitateur 7

Comment on devient sorcier,
les secrets de la prestidigitation et de la magie..... 443

L'Art de gagner à tous les jeux
ou les tricheries des Grecs dévoilées 667

Magie et physique amusante 843

Le Prieuré,
organisations mystérieuses pour le confort
et l'agrément d'une demeure 941

Tables détaillées

Une vie d'artiste..... 957
Comment on devient sorcier 962
L'Art de gagner à tous les jeux..... 966
Magie et physique amusante 968

Robert-Houdin
Ambassadeur du merveilleux

Dans son hebdomadaire le *Pour et Contre*, en mars 1737, l'abbé Prévost raconte une espèce de miracle survenu au cœur du triste hiver anglais. La mort d'un habitant du Witshire suivie — un 24 février — de la floraison d'un lis qu'il chérissait.

Maître horloger et rénovateur de la magie, Jean-Eugène Robert-Houdin suscita par sa mort, le 13 juin 1871, un hommage aussi poétique. Dans la maison de Blois, truquée par ses soins, à vingt heures, quand son cœur cessa de battre, toutes ses horloges électriques sonnèrent une dernière fois l'heure ; et s'arrêtèrent, elles aussi...

Qu'importe si la tradition familiale verse dans la légende. Applaudissons le dernier tour réalisé par le maître de la magie avant de quitter ce monde. Il ne sera pas dépaysé en passant dans l'autre où sa réputation le précédait depuis vingt ans.

Certains soirs de 1854, Victor Hugo prenait parfois congé des esprits dont les messages traversaient les nuits de Jersey. En l'absence du Poète, la qualité des communications et le rang des visiteurs du soir baissaient notablement.

A l'appel du lieutenant Pinson (célèbre pour ses amours avec Adèle H.) se dérangeait seulement son grand-père, aux préoccupations fort peu métaphysiques. Mme Hugo, délivrée pour un soir de l'obligation de transcendance, se délassait dans le subalterne. N'ayant rien à demander à Mahomet et encore moins à la colombe de l'Arche de Noé, elle se complaisait dans des questions légèrement terre à terre. Comme « Dis-moi à quoi je pense » ou « Combien y a-t-il de pièces de monnaie dans ma poche ? ».

A cette demande frivole, l'esprit de service répondit avec un humour bien informé : « Envoie chercher Robert-Houdin. »

On objectera qu'en l'absence du Poète, Jésus-Christ, Shakespeare ou Zoroastre n'avaient pas envie de satisfaire la curiosité de son entourage. Il n'empêche que Robert-Houdin, enchanteur plus qu'illusionniste, était aussi célèbre dans ce monde que dans... l'autre.

Robert-Houdin (1805-1871), c'est Mandrake le magicien transporté au XIX^e^ siècle. Avec le héros des bandes dessinées, ils ont en commun l'élégance, la poésie, l'humour, une maîtrise de leur art qui passe pour de la toute-puissance et les désigne comme un recours suprême aux pouvoirs publics dans l'embarras.

Lorsque, en 1856, les marabouts usent de prodiges et sortilèges pour « fanatiser » les Algériens mécontents de la colonisation française, que fait le Second Empire ? Il décide de les battre sur leur terrain et leur opposer le maître des maîtres, celui qui, depuis dix ans, étonne l'Europe entière et deux ou trois de ses monarques... Napoléon III avait déjà compris que la puissance de l'esprit peut parfois l'emporter sur les armes. Il arrache le magicien à son ermitage de Blois où il consacre sa retraite à des tours destinés non plus à étonner les spectateurs mais l'Académie des Sciences. Il lui présente d'austères travaux ophtalmologiques aussi bien que des gadgets comme le réveil-briquet (il réveille le dormeur et allume une bougie), la lampe à incandescence, l'horloge électrique.

Une de ses inventions ou prémonitions n'a pas été soumise à l'illustre académie. Peut-être craignait-il de soulever l'incrédulité de cette masse de savants, voire de retomber du statut d'inventeur à celui d'illusionniste. Robert-Houdin (mort en 1871) a perdu l'occasion de se voir reconnu comme le précurseur du téléphone que Graham Bell expérimenta... en 1878.

Cette notice, publiée en 1971 par son petit-fils [1], est intitulée « Utopie mécanique. Daguerréotype de sons » :

« Faire un télégraphe musical produisant le même résultat que le mécanisme de l'oreille.

Quand un son est produit, c'est par l'effet d'une vibration quelconque qui dans ses ondulations vient frapper les cordes harmoniques de notre oreille qui sont à l'unisson.

1. Dans *Journal de la prestidigitation*, spécial Robert-Houdin, n° 232, septembre-octobre 1971.

Ces sons sont transmis au cerveau par l'intermédiaire de fibres douées d'une sensibilité musicale.

Pourquoi ne reproduirait-on pas cet effet mécaniquement ?

Un chanteur pourrait être entendu de Londres à Paris.

Une rangée de cordes de tons chromatiques vibreraient par l'analogie des notes que le chanteur ferait — près de chacune des cordes serait une corde très sensible qui établirait le courant électrique et par l'intermédiaire d'un électro-aimant ferait frapper sur un piano la même note. Il y aurait autant de fils isolés que de notes.

On pourrait par ce même moyen entendre parler un orateur, les applaudissements feraient vibrer toutes les notes. »

Le devoir l'appelant, le magicien-inventeur abandonne sa quiétude et ses travaux pour aller se mesurer aux plus célèbres des marabouts algériens. Avant de les éblouir par ses tours, il les invite à le tuer avec un revolver. Chaque fois, ils retrouvent la balle dans une pomme placée sur une table. Sans rancune, ils lui délivrent un diplôme le reconnaissant pour leur maître. Pacification réussie, pour une fois...

Son exploit le plus spectaculaire, il l'avait accompli en 1846, avec une rare élégance, pour le roi Louis-Philippe. Devant la cour rassemblée aux Tuileries, le magicien s'engage à faire disparaître un objet choisi par le souverain et à le faire réapparaître à un endroit désigné par lui. Il escamote sans difficulté quelques mouchoirs collectés par le monarque parmi les dames présentes et demande où il doit les restituer. « Sur le dôme des Invalides. » Comme le magicien acquiesce, Louis-Philippe se ravise ; il serait difficile d'y transporter la cour.

Ainsi les mouchoirs réapparaissent-ils, plus simplement, entre les racines de l'un des orangers posés sur la terrasse du château. Dans la cassette les contenant, il y a une lettre dont le roi rompt les cachets et donne lecture. Datée de 1786, elle émane du célèbre comte de Cagliostro qui a placé ces mouchoirs là pour permettre de réaliser, soixante ans plus tard, un tour de magie en faveur du duc d'Orléans.

Le grand Cophte n'avait pas prévu au XVIII^e^ siècle que le duc d'Orléans deviendrait au XIX^e^ le roi des Français. Ni que le tour

accompli devant lui trouverait un prolongement au XX^e siècle, en Amérique. La voyance a ses limites.

Avant de rééditer, avec la démesure américaine, le tour des mouchoirs, le « roi de l'évasion », « l'homme qui passe à travers les murs » lui avait emprunté son nom ou presque. Harry Houdini est le pseudonyme choisi par Ehrich Weiss (1874-1926). Dans un music-hall de Broadway, il escamota trois mouchoirs de spectatrices. Et pour les faire réapparaître, il chercha l'équivalent du dôme des Invalides sur les dernières marches de l'escalier pratiqué dans la tête de la statue de la Liberté. Il s'y rendit en métro suivi par une partie des spectateurs !

La réputation de Robert-Houdin tient moins à de tels coups spectaculaires qu'à l'élégance raffinée de ses numéros et au modernisme de leur mise en scène. Il en faut la démonstration de 1845 à 1852 aux spectateurs du Théâtre des soirées fantastiques, créé au Palais-Royal avec l'aide financière du comte de l'Escalopier.

Avant lui, les magiciens se présentaient sur scène coiffés d'un bonnet pointu, revêtus d'une robe parsemée d'étoiles. Ils tentaient d'impressionner le public en gesticulant avec une tête de mort et en proférant des imprécations abracadabrantes... Lui entre en scène sobrement vêtu du smoking que Mandrake rendra familier, et avec pour seul accessoire une baguette. Rénovant la magie, il la débarrasse d'un attirail saugrenu, archaïque, macabre. Elle devient souriante, poétique, généreuse. Les fleurs s'épanouissent. De gracieux enfants flottent en l'air, suspendus par un cheveu. Des cornes d'abondance offrent liqueurs, bonbons, images. Des pendules aériennes tintent au gré du spectateur. Un coup de feu sur un oranger stérile, et il se couvre de fruits qu'on distribue au public.

Certains de ces tours sont accomplis par des automates construits par l'enchanteur lui-même. Un Garde-Française armé d'un mousquet salue le public. Au commandement, il fait feu sur une colonne de cristal à l'extrémité de la scène. Il projette sur elle le contenu de son fusil : le plus souvent un gant gonflé, comme porté par une main invisible, et orné à chaque doigt de bagues empruntées aux spectateurs.

Robert-Houdin chérissait cet automate dont il a modifié les performances pour transporter le public en pleine féerie. « Je

mettais dans le fusil une seule bague et deux cartes secrètement choisies par les spectateurs. L'automate dirigeait son arme vers un vase de fleurs que je lui indiquais, et lorsqu'il faisait feu, un petit amour sortait du milieu des roses en battant des ailes et portait à la main une torche allumée au bas de laquelle une bague était accrochée.[1] »

Auprès du Garde-Française digne successeur de Merlin l'enchanteur, l'écrivain public ne paraît plus être qu'un gratte-papier. Il répond pourtant par écrit à toutes les questions des spectateurs... Autre automate très apprécié, le petit pâtissier du Palais-Royal. En échange d'une pièce, il cuit une savoureuse brioche et rend scrupuleusement la monnaie. Si Robert-Houdin a manqué de peu d'être le précurseur du téléphone, il est sans conteste l'inventeur du distributeur de friandises automatique...

Et puis il y a le joueur d'échecs invincible : peut-être celui même que son inventeur, von Kempelen, créa en 1776 pour affronter l'impératrice de Russie Catherine II. Robert-Houdin prétendit avoir retrouvé ses débris en 1844 chez un mécanicien de Belleville. Michel Seldow, magicien lui-même — et auteur d'une merveilleuse biographie[2] enrichie d'illustrations rares —, nous met en garde contre les enchantements de son illustre confrère. Fasciné par la légende du joueur d'échecs, Robert-Houdin pourrait bien l'avoir réinventée de toutes pièces au lieu d'en retrouver les morceaux !

En janvier 1852, en plein triomphe, il remet le Théâtre des soirées fantastiques à son élève — et beau-frère — Pierre Chocat. Il lui succède sous le nom de scène de Hamilton. Retiré dans sa propriété du Prieuré, près de Blois, il peut enfin consacrer son temps à imaginer toutes sortes d'inventions et à écrire quatre livres. *Les Tricheries des Grecs dévoilées*, *Les Secrets de la prestidigitation et de la magie*, ses mémoires : *Une vie d'artiste*. Et pour commencer une brochure, *Le Prieuré. Organisations mystérieuses pour le confort et l'agrément d'une demeure*.

Ce petit traité de fantastique domestique montre combien il est difficile de distinguer chez lui où finit le rêve et commence la vie. Il ne crée pas le fantastique, il le vit. A Paris, sur la scène

1. *Une vie d'artiste*.
2. *Vie et secrets de Robert-Houdin*, Fayard, 1971.

du Théâtre des soirées fantastiques, comme dans sa maison de Blois. Voix téléportées par un tube acoustique, sonnettes électriques, des portes s'ouvrent et se ferment devant le visiteur déjà interloqué par l'apparition d'une inscription en lettres de feu... Il n'en faut pas plus à cette époque pour faire flotter sur le Prieuré des rumeurs de hantise... et mettre son propriétaire à l'abri des cambrioleurs et autres importuns.

Une vie d'artiste, confidences d'un prestidigitateur tient à la fois du roman, de la légende et un peu de l'autobiographie. On apprend que Jean-Eugène Robert (il accolera plus tard à son patronyme celui de son épouse) est né à Blois le 7 décembre 1805. Fils, petit-fils, arrière-petit-fils d'horlogers-mécaniciens renommés, il rêve de perpétuer la lignée. Son père, lui, le destine à une profession plus noble, le notariat. Deux tabellions successifs s'efforceront en vain d'intéresser le jeune homme à l'art de devenir dépositaire des consciences et des fortunes qui les accompagnent.

C'est alors que le jeune clerc reçoit le premier des trois avertissements du destin qui éveillent et confortent sa vocation. Un jour, un bouquiniste distrait lui vend un *Dictionnaire des amusements de la science* en place du *Traité d'horlogerie* qu'il était venu chercher. Au lieu de l'art de réparer les pendules, il apprend les tours de cartes, comment deviner la pensée de quelqu'un, comment couper la tête d'un pigeon et le ressusciter...

Le deuxième avertissement lui vient un an plus tard, en 1828, en la personne d'un ancien médecin italien devenu magicien ambulant voué aux champs de foire et aux théâtres de fortune. Leur rencontre s'effectue dans la pure tradition du roman-feuilleton.

Gravement malade, se croyant empoisonné, le jeune clerc décide de se réfugier chez ses parents. Un matin à l'aube, sans prendre congé de son tabellion-geôlier, il se glisse dans la diligence qui assure le service de Tours à Blois. Il est le seul passager dans la rotonde. En route, les cahots lui arrachent de telles souffrances que, sans réfléchir aux conséquences, il ouvre la portière et tombe sur la chaussée. Sans que personne s'en aperçoive...

Réveil quelques heures plus tard dans un autre véhicule en marche : la roulotte du magicien Torrini. Pendant deux mois,

il va lui servir d'assistant, apprenant ainsi les secrets du métier. Entre deux haltes, Torrini lui raconte ses aventures fabuleuses à travers l'Europe, de Genève à Constantinople.

Pourquoi deux mois ? C'est le temps que prend à Jean-Eugène la réparation d'un automate de son bienfaiteur, d'Angers à Angoulême et d'Angoulême à Clermont-Ferrand. Le conte de fées partagé par les deux hommes s'achève dans cette ville. Ils ne se reverront jamais. Et jamais Jean-Eugène ne sera notaire.

D'abord apprenti horloger chez son cousin Prosper Robert, il sera commissionnaire en horlogerie à Paris chez Jacques Houdin : son futur beau-père. Avant de s'établir lui-même horloger.

Le troisième avertissement, il le reçoit en 1844 quand il aperçoit dans la vitrine d'un mécanicien de Belleville le squelette, ou ce qu'il en reste, du joueur d'échecs de von Kempelen. Cet automate dont on a perdu la trace depuis quelques années est célèbre dans toute l'Europe. En Amérique même, où dans une démonstration pertinente Edgar Poe lui a consacré une étude, qui passa alors inaperçue, sous le titre *Le Joueur d'échecs de Maelzel* (du nom de son dernier propriétaire). Dès 1836, Poe démontre qu'il s'agit d'un faux automate contenant un être humain. Rares sont ceux qui prirent au sérieux cette révélation. Robert-Houdin lui-même en a peut-être pris connaissance, grâce à la traduction de Baudelaire parue en 1862 dans *Le monde illustré*. Il a déjà révélé la supercherie dès 1858, dans ses mémoires... dont Edgar Poe ignorait sûrement l'existence. Deux grands esprits, sans jamais se rencontrer, ont côtoyé le même mystère dont ils donnent la même explication.

Au raisonnement algébrique d'Edgar Poe, Robert-Houdin oppose un roman sentimental et d'aventures (un genre qu'illustrera Anthony Hope avec *Le Prisonnier de Zenda*) inséré dans le chapitre IX de *Une vie d'artiste*. En 1776, pour protester contre l'annexion de la Pologne par la Russie, un régiment de Riga se soulève sous l'impulsion de Boleslas Worowsky. Rébellion sévèrement réprimée par les troupes de Saint-Pétersbourg. Worowsky, en dépit de deux cuisses fracturées, s'est réfugié chez un médecin compatissant, Osloff. Il devra l'amputer des deux jambes.

Enfin rétabli, le proscrit, toujours traqué par la police impériale, cherche le moyen de passer la frontière de Prusse. Il le

trouvera grâce à la visite rendue à Osloff par un réputé mécanicien viennois, von Kempelen. L'invincibilité de Worowsky aux échecs donne au Viennois l'idée de construire un automate qui, de ville en ville jusqu'à la frontière, défierait les champions locaux. Après trois mois de travail acharné, commence en novembre 1777 la série d'exhibitions qui, de Toula, Kalouga, Smolensk, etc., conduira le fugitif jusqu'à Vitebsk près de la frontière prussienne.

Avant qu'ils aient pu la franchir, Worowsky et Kempelen sont victimes de leur succès. Un message impérial et impératif leur enjoint de se rendre à Saint-Pétersbourg. Catherine II a décidé d'affronter et de battre l'automate, en présence de sa cour. Tout le chemin parcouru vers la liberté sera à refaire... si la czarine ne prend pas mal sa défaite.

Heureusement, Worowsky a l'esprit, par une diversion, d'interrompre la partie. Sans que l'impératrice de toutes les Russies ait gagné ou perdu...

Trois mois plus tard, l'automate étonnait l'Angleterre où l'exhibait son nouveau propriétaire, Anthon. Puis il parcourt pendant des années l'Europe entière, jusqu'à la mort d'Anthon. Ses héritiers revendent le phénomène à un mécanicien américain, Maelzel. Il s'empresse de s'embarquer pour New York et l'automate va poursuivre sa carrière sur le continent américain, attirant l'attention d'un inconnu nommé Edgar Poe.

La curiosité des Américains une fois épuisée, Maelzel envisage une nouvelle tournée européenne. Il s'embarque à New York pour Le Havre. Pendant cette traversée, la mort brutale de Maelzel met fin à la légende de l'automate joueur d'échecs. Worowsky a-t-il profité du décès pour prendre une retraite bien méritée ? Ne sachant que faire de la machine inanimée, les héritiers la revendent, avec divers instruments, au mécanicien de Belleville. En 1844, Robert-Houdin la découvrira dans sa vitrine. Le hasard était bien inspiré ce jour-là...

Les détails concernant la création de l'automate par Kempelen sont moins sujets à caution. L'auteur de *Une vie d'artiste* affirme les avoir obtenus du neveu du docteur Osloff avec divers documents. Entre autres : l'affiche annonçant la première représentation à Tula, le 6 novembre 1777 : la date de baptême du prodige.

Vrai ou faux, le roman de Worowsky a inspiré au XX^e siècle une production hollywoodienne ; et deux films français, tous deux appelés *Le Joueur d'échecs*. Le premier réalisé en 1926 par Raymond Bernard, avec Charles Dullin (Kempelen) et Pierre Blanchar (Worowsky), le second en 1938 par Jean Dréville avec Konrad Veidt (Kempelen) et Françoise Rosay (Catherine II).

L'un et l'autre s'inspirent du drame en cinq actes de 1868, *La Czarine*, redevable par l'intrigue à Robert-Houdin et pour les dialogues à Jules Adenis et Octave Gastineau. En plus du scénario, Robert-Houdin contribue à la pièce par la construction de l'automate qui en est le héros, conforme à la description donnée par ses mémoires dix ans plus tôt.

« L'automate représentait un Turc de grandeur naturelle, portant le costume de sa nation, et assis derrière un coffre en forme de commode, qui avait à peu près 1,20 m de longueur sur 80 cm de largeur. Sur le dessus du coffre et au centre se trouvait un échiquier. [Par] des portes pratiquées dans la commode, on pouvait voir dans l'intérieur une grande quantité de rouages, leviers, cylindres, ressorts, cadrans, etc. » Ils « ne sont que le simulacre d'une machine organisée. Les châssis qui les supportent sont à charnière, et en se repliant pour se mettre sur le côté, ils laissent une place au joueur qui s'y trouvait blotti[1]. »

Une grande partie du prestige de Robert-Houdin par rapport à ses confrères les plus estimés tient à sa capacité de créer de vrais automates nés de l'union de la mécanique et du merveilleux. Il est piquant de constater qu'il en parachève la lignée par un automate... qui n'en est pas un. Dans le monde de l'illusionnisme, comme dans la réalité, le faux est parfois aussi vrai que le vrai.

Même si leur créateur ne l'avait pas recherché, ces automates, par leur immortalité métallique, représentaient la postérité de Robert-Houdin... Tant qu'ils resteraient entre de bonnes mains...

A l'occasion du centième anniversaire de la mort du magicien, Madeleine Malthête-Méliès a retracé le destin de ces

1. *Une vie d'artiste*, chapitre IX.

enfants du merveilleux et de la mécanique[1]. C'est une histoire triste. Une légende fracassée par une poutre grosse et bête.

Le 14 juillet 1888, dix-sept ans après la mort de Robert-Houdin, la veuve de son fils Emile vend le théâtre d'illusion et de magie pour la somme de 47 000 francs payés comptant. Robert-Houdin ne pouvait trouver de plus prestigieux continuateur que cet acquéreur.

Un magicien de grande cuvée, bientôt créateur du spectacle cinématographique, et maître du merveilleux à l'écran de 1896 à 1914. Le grand Georges Méliès lui-même. Jusqu'à la fermeture de son théâtre en 1914 — pour cause de prolongement du boulevard Haussmann — Méliès incorporait à ses programmes les dix automates trouvés à son entrée dans les lieux : le pâtissier des Italiens (ex-pâtissier du Palais-Royal), le Garde-Française, l'Oranger mystérieux, Sophos le savant, Auriol et Deburau, le Petit Arlequin, Antonio Diavolo, le Nid d'amour (dit aussi la Corbeille de roses), le Génie des roses, la Pendule mystérieuse.

Le 8 mars 1914, Méliès écrit à un collectionneur anglais : « Mon intention initiale était de ne jamais me séparer de ces automates pour lesquels j'ai eu une réelle passion étant donné qu'il s'agit d'originaux de Robert-Houdin et pour une grande part de pièces uniques et inimitables, et j'avais l'intention de les léguer après ma mort au musée des Arts et Métiers à Paris. C'est un grand chagrin pour moi de les vendre, mais... »

Avant qu'éclate la Première Guerre mondiale, il ne réussira à vendre que le pâtissier du Palais-Royal. En septembre 1923, tous ses biens seront saisis et vendus par les créanciers. Y compris la maison de Montreuil qui abritait les neuf survivants. Il les entrepose dans la cave amicale (et humide) d'une institution pour jeunes filles de Montreuil.

Ils en ressortent, quelque peu détériorés par l'humidité, en 1929, quand Méliès décide d'en faire don au musée des Arts et Métiers (il aurait mieux fait de les vendre au premier collectionneur venu qui les aurait traités avec amour : il était le contraire d'un homme d'argent). En même temps, il offre de

1. *Les Automates de Robert-Houdin, Journal de la Prestidigitation* nº 252, septembre-octobre 1971, pp. 578-580.

remettre ces pièces en état avec le concours d'Henri Maurier, président de l'ASAP (Association syndicale des artistes prestidigitateurs). Celui-ci s'étonne, quatre ans plus tard, de n'avoir jamais vu ces pièces rares exposées, et de ne pas avoir été sollicité pour leur restauration. Le conservateur des collections lui répond, le 1er mai 1933 : « Dans un tel état, ces pièces ne pouvaient être exposées dans nos collections. Elles furent ensuite déposées dans un grenier où elles restèrent quelques années à la chaleur et au froid, où elles achevèrent de se détériorer. En procédant à la réinstallation de ces greniers, un accident dû à la chute d'un madrier réduisit à rien la valeur de ces pièces qui furent réformées définitivement. C'est pourquoi j'ai le grand regret de vous informer, etc. »

Ignorant la démarche de Maurier, Méliès lui donnait, le 9 mai, des détails sur la façon dont ces trésors avaient été martyrisés, pour ne pas dire vandalisés. « Je viens d'apprendre par M. Grimoin-Sanson, conseiller technique aux Arts et Métiers, qu'une fuite d'eau a provoqué la chute du plafond de la pièce où tout ce matériel était entreposé. Une poutre énorme, en tombant, a tout écrasé et transformé le tout en débris informes qu'il est impossible de remettre en état. Je regrette la pénible disparition des ces chefs-d'œuvre que pendant trente-six ans j'avais jalousement maintenus en bon état de fonctionnement. Qui aurait pu supposer, surtout dans un musée, cette fin lamentable ? »

Le 1er juillet 1933, l'ASAP fit voter par ses 230 membres une motion exigeant de « M. le Ministre de l'Education nationale que les responsabilités encourues soient recherchées et que des sanctions soient prises ; elle exprime enfin le vœu que les morceaux de ces automates, s'ils sont inutilisables pour le musée, et s'ils doivent être jetés, lui soient confiés ».

Le 27 juin 1933, *Comœdia*, le quotidien du spectacle, s'étonne « qu'on laisse plusieurs années à l'abandon des pièces de cette valeur... De plus, cette histoire de poutre qui vient tout briser est une fantaisie administrative qui dépasse les bornes. A quoi servent donc les conservateurs ? Que sont devenus les morceaux ? ».

La Nature du 15 janvier 1934 fait preuve d'une ironie féroce, accompagnée d'une bonne connaissance des mœurs adminis-

tratives. « Ce malencontreux madrier qui tombe sur des pièces (sans doute rangées en ligne juste sous lui) n'a pu les pulvériser au point de n'en pas laisser trace et à côté de la fiche d'entrée administrative, on doit pouvoir mettre une fiche de sortie des débris, car dans un musée, on ne jette pas aux ordures des pièces en attente, même après accident. »

Motions, protestations, interrogations se voient opposer l'inertie, pour ne pas dire l'omerta administrative. Le pire restant à venir.

En 1971, toujours à l'occasion du centenaire, le directeur du *Journal de la prestidigitation* a tenté pour l'honneur un ultime baroud contre la direction du Conservatoire national des arts et métiers. En réponse, le chef du service de muséologie technique lui envoya la cerise qui manquait au gâteau. (Le mousquet du Garde-Française l'aurait transformée en cerisier s'il n'avait été mis hors d'état de nuire, dans les conditions que l'on sait.)

« Ainsi que vous en avez été déjà informé, il ne reste dans les archives du Conservatoire aucune trace du dépôt qui aurait été fait par Georges Méliès en 1929. Je puis vous préciser que ce don n'a jamais fait l'objet d'une délibération de notre Conseil d'administration et n'a jamais figuré à l'inventaire de nos collections. Avec mes regrets, etc. »

Ainsi donc les précieux automates n'ont pu finir en morceaux dans les locaux du musée des Arts et Métiers puisqu'ils n'y sont jamais entrés. La lettre du conservateur des collections annonçant le 1er mai 1933 leur destruction par une poutre n'a donc jamais été écrite. Par conséquent, ces automates fantômes n'ont jamais existé. Sauf peut-être dans l'imagination romanesque de Georges Méliès.

En matière d'escamotage, un conservateur de musée est sacrément plus fort que Robert-Houdin.

Francis LACASSIN

UNE VIE D'ARTISTE

Confidences d'un prestidigitateur
(1858)

Préface de l'Auteur

Saint-Gervais, près Blois, septembre 1858.

Huit heures sonnent à ma pendule... J'ai près de moi ma femme, mes enfants ; je viens de passer une de ces bonnes journées que peuvent seuls procurer le calme, le travail et l'étude ; sans regret du passé, sans crainte pour l'avenir, je suis, je ne crains pas de le dire, aussi heureux qu'on peut l'être.

Et cependant, à chaque vibration de cette heure mystérieuse, mon pouls s'élance, mes tempes battent avec force, je respire à peine, j'ai besoin d'air, de mouvement. Si l'on m'interroge, je ne réponds pas, tant mon âme est absorbée dans une vague et délicieuse rêverie !

Vous l'avouerai-je, lecteur ? Et pourquoi pas ? Cet effet électrique, sinon magique, n'a rien qui ne puisse être facilement compris de vous.

Si dans ce moment mon émotion est aussi vive, c'est que dans le cours de ma carrière d'artiste, huit heures étaient le moment où j'allais paraître en scène. Alors, l'œil avidement appliqué au *trou* du rideau, je voyais avec un plaisir extrême la foule qui se pressait à l'envi pour me voir. Ainsi qu'à présent, le cœur me battait, car j'étais heureux et fier d'un tel succès.

Souvent aussi, à ce sentiment venait se mêler une inquiétude, un doute même. Mon Dieu ! me disais-je avec terreur, suis-je assez sûr de moi pour justifier un tel empressement, une telle vogue ?

Mais bientôt, rassuré par le passé, je voyais avec plus de calme arriver l'instant suprême d'agiter la sonnette. J'entrais

alors en scène ; j'étais près de la rampe devant mes juges ; je me trompe, devant des spectateurs amis dont j'allais essayer de gagner les suffrages.

Concevez-vous, maintenant, lecteur, tout ce que cette heure rappelle en moi de souvenirs, et comprenez-vous qu'elle soit restée dans mon esprit toujours solennelle et toujours émouvante ?

Ces émotions, ces souvenirs, ne me sont point pénibles : je les évoque, au contraire, et je m'y complais. Quelquefois même il arrive que, pour les prolonger, je me transporte mentalement sur mon théâtre. Là, comme jadis, j'agite la sonnette, le rideau se lève, je revois mes spectateurs, et, sous le charme de cette douce illusion, je me plais à leur raconter les épisodes les plus intéressants de ma vie d'artiste. Je dis comment une vocation se révèle, comment s'engage la lutte contre les difficultés de toutes sortes, comment enfin...

Mais pourquoi de cette fiction ne ferais-je pas une réalité ?... Ne pourrais-je pas, chaque soir, alors que huit heures sonnent, guidé par de fidèles souvenirs, continuer sous une autre forme le cours de mes représentations d'autrefois ?... Mon public serait le lecteur, et ma scène un volume...

Cette idée me séduit, je l'accueille avec joie, et me laisse aussitôt bercer par ces riantes illusions. Déjà je me vois en présence de spectateurs dont la bienveillance m'encourage... Il me semble que l'on attend... que l'on écoute.

Sans plus hésiter, je commence...

1

Un horloger raccommodeur de soufflets. — Intérieur d'artiste. — Les leçons du colonel Bernard. — L'ambition paternelle. — Premiers travaux mécaniques. — Ah ! si j'avais un rat ! — L'industrie d'un prisonnier. — L'abbé Larivière. — Une parole d'honneur. — Adieu mes chers outils !

Pour me conformer à la tradition qui veut qu'au début de ses confessions, tout homme écrivant... comment dirai-je ? ses Mémoires, non, ses souvenirs, fasse connaître ses titres de noblesse, je commence par déclarer au lecteur, avec un certain orgueil, que je suis né à Blois, patrie du roi Louis XII, surnommé le *Père du Peuple*, et de Denis Papin, l'illustre inventeur des machines à vapeur.

Voilà pour ma ville natale. Quant à ma famille, il devrait sembler naturel, en raison de l'art auquel j'ai consacré mon existence, de me voir greffer sur mon arbre généalogique le nom de Robert-le-Diable ou celui de quelque sorcier du Moyen Age ; mais, esclave de la vérité, je me contenterai de dire que mon père était horloger.

Sans s'élever à la hauteur des Berthoud et des Bréguet, il passait néanmoins pour fort habile dans sa profession. Au reste, je fais preuve de modestie en bornant à un seul art les talents de mon père, car la nature l'avait fait apte aux spécialités les plus diverses, et son activité d'esprit le portait à tout entreprendre avec une égale ardeur.

Excellent graveur, bijoutier plein de goût, il savait même au besoin sculpter un bras ou une jambe de statuette estropiée, remettre de l'émail à un vase du Japon endommagé, ou bien encore réparer les serinettes, fort en vogue à cette époque.

L'habileté dont il donnait tant de preuves avait fini par lui valoir une clientèle beaucoup trop nombreuse, car, ces

travaux, il les faisait pour la plupart gratuitement et mû par le seul plaisir d'obliger.

Sa réputation lui attira même une petite mystification dont, au reste, il se tira en homme d'esprit.

Un jour, un domestique en livrée entre dans la boutique, et présentant à mon père un objet soigneusement enveloppé :

— Mme de B..., dit-il, vous fait ses compliments et vous prie de lui réparer cela.

— C'est bien, répondit mon père, absorbé en ce moment par la réparation d'une tabatière à musique, je m'en occuperai.

Son travail terminé, il déchire l'enveloppe, mais quelle n'est pas sa surprise ?... il trouve un soufflet.

— Un soufflet à réparer ! à moi ! à un horloger ! à un bijoutier ! s'écria mon père indigné, et ne sachant s'il devait voir dans ce fait une mystification ou simplement un manque de tact : *Un soufflet !* répétait-il, me prend-on pour un Auvergnat ?

Sa première pensée fut de rempaqueter ce nouvel et singulier article de bijouterie pour le renvoyer à son propriétaire ; mais la réflexion lui inspira une vengeance plus digne et plus originale à la fois.

Il examine ce soufflet aristocratique qui valait bien deux francs, le répare consciencieusement, puis le fait porter à Mme de B... avec cette facture inusitée dans l'art de l'horlogerie :

P. ROBERT

Horloger, bijoutier, raccommodeur de soufflets, étameur de casseroles, fondeur de cuillers d'étain, fait le commerce des peaux de lapin et tout ce qui concerne son état.

DOIT MADAME *De B...*

	F.	C.
Pour la réparation d'un soufflet.....	6	»

NOTA. M. Robert espère que Mme de B... appréciera le *soufflet* qu'il lui renvoie.

L'aventure fut connue et l'on en rit beaucoup ; du reste, Mme de B... n'avait pas tardé à reconnaître son étourderie ; elle

vint elle-même payer la facture et fit sa paix avec mon père de la façon la plus aimable.

Ce fut dans cet intérieur, pour ainsi dire d'artiste, au milieu des outils et des instruments auxquels je devais prendre un goût si vif, que je naquis et que je fus élevé.

J'ai bonne mémoire ; pourtant, si loin que remontent mes souvenirs, ils ne vont pas jusqu'au jour de ma naissance : j'ai su depuis que ce jour était le 6 décembre 1805.

Je serais tenté de croire que je vins au monde une lime, un compas ou un marteau à la main, car dès ma plus tendre enfance, ces instruments furent mes hochets, mes joujoux ; j'appris à m'en servir comme les enfants apprennent à marcher et à parler. Inutile de dire que bien souvent mon excellente mère eut à essuyer les larmes du jeune mécanicien, quand le marteau, mal dirigé, s'égarait sur ses doigts. Pour mon père, il riait de ces petits accidents, et disait en plaisantant que l'état m'entrerait ainsi dans le corps, et qu'après avoir été un enfant prodige, je finirais par devenir un mécanicien hors ligne.

Je n'ai pas la prétention d'avoir réalisé cet horoscope paternel ; mais il est certain que de tout temps je me suis senti un penchant, une vocation prononcée, une passion irrésistible pour la mécanique.

Que de fois n'ai-je pas vu, dans mes rêves d'enfant, une fée bienfaisante me conduire par la main et m'ouvrir la porte d'un Eldorado mystérieux où se trouvaient entassés des outils de toute sorte. Le ravissement dans lequel me plongeaient ces songes était le même que celui qu'éprouve un autre enfant, lorsque son imagination lui retrace des pays fantastiques où les maisons sont en chocolat, les pierres en sucre candi et les hommes en pain d'épice.

Il faut avoir été possédé de cette fièvre des outils pour la concevoir. Le mécanicien, l'artiste les adore véritablement ; il se ruinerait même pour en acquérir. Les outils, du reste, sont pour lui ce qu'est un manuscrit pour le savant, une médaille pour l'antiquaire, un jeu de cartes pour le joueur ; en un mot, ce sont des instruments qui favorisent une passion dominante.

A huit ans, j'avais déjà fait mes preuves, grâce à la complai-

sance d'un excellent voisin et aussi à une dangereuse maladie, dont la longue convalescence me donna le loisir d'exercer ma dextérité naturelle.

Ce voisin, nommé M. Bernard, était un colonel en retraite. Longtemps prisonnier, il avait appris, dans sa captivité, mille petits travaux qu'il consentit à m'enseigner pour me distraire. Je profitai si bien de ses leçons, qu'en assez peu de temps j'arrivai à égaler mon maître.

Il me semble encore voir et entendre ce vieux soldat, lorsque, passant sa main sur son épaisse moustache grise pour la rabaisser sur ses lèvres (geste qui lui était très familier), il s'écriait, dans son énergique satisfaction : « Il fait tout ce qu'il veut, ce petit b... là. » Ce compliment du colonel flattait au plus haut point mon amour-propre enfantin, et je redoublais d'efforts pour le mériter.

Avec ma maladie finirent mes travaux ; on me mit en pension, et dès lors les occasions me manquèrent pour me livrer à mes attrayantes distractions ; mais aux jours de congé, c'était avec un véritable bonheur que je venais me retremper, si j'ose le dire, à l'atelier paternel.

Que de fois aussi j'ai fâché ce bon père par de nombreux méfaits ! Je n'étais pas toujours assez exercé ou assez habile, et souvent je brisais les outils dont je me servais. C'était une *lime*, un *foret*, un *équarissoir*. J'avais beau me cacher, on ne manquait pas, cela va sans dire, de mettre sur mon compte ces accidents mystérieux ; et, pour me punir, on m'interdisait l'entrée de l'atelier. Mais toute défense était inutile, toute précaution superflue ; c'était toujours à recommencer. Aussi reconnut-on la nécessité de couper le mal dans sa racine, et l'on résolut de m'éloigner.

Si mon père aimait son état, il savait par expérience que dans une petite ville, l'art de l'horlogerie mène rarement à la fortune ; malgré toute son habileté, et quelques ressources qu'il eût trouvées en dehors de sa profession par son esprit industrieux, il n'y avait gagné qu'une bien modeste aisance.

Dans son ambition paternelle, il rêvait pour moi un destin plus brillant ; il prit donc une détermination dont je lui ai conservé la plus vive reconnaissance : ce fut de me donner une éducation libérale. Il m'envoya au collège d'Orléans.

J'avais onze ans à cette époque.

Chante qui voudra les plaisirs de la vie de collège ; quant à moi, j'avoue franchement que bien que je n'eusse aucune répulsion pour l'étude, l'existence claustrale de l'établissement ne m'offrit jamais de plus grand plaisir que celui que j'éprouvai lorsque je le quittai pour n'y plus revenir. Quoi qu'il en soit, une fois entré, suivant l'exemple de mes camarades, je pris mon mal en patience et je devins en peu de temps un collégien parfait.

En dehors de l'étude, mon temps était bien employé : poussé par mon irrésistible penchant, je passais la plus grande partie de mes récréations à m'occuper de mécanique. J'exécutais par exemple des pièges, des trébuchets et des souricières, dont les heureuses dispositions et les perfides amorces me livraient un grand nombre de prisonniers.

J'avais construit pour eux une charmante petite demeure à claire-voie, dans laquelle se trouvaient réunis des jeux gymnastiques en miniature. Mes pensionnaires, en prenant leurs ébats, faisaient mouvoir et basculer des machines destinées à procurer les plus agréables surprises.

Un de mes ouvrages excitait surtout l'admiration de mes camarades : c'était un petit manège faisant monter de l'eau à l'aide d'un corps de pompe confectionné presque entièrement avec des tuyaux de plume. Une souris, harnachée comme le sont ordinairement les chevaux, devait, par la force musculaire de ses jarrets, mettre en action ce machinisme lilliputien. Malheureusement, mon docile animal, quelque bonne volonté qu'il y mît, ne pouvait vaincre à lui seul la résistance que lui opposait le jeu des engrenages, et, à mon grand regret, j'étais forcé de lui prêter assistance.

Ah ! si j'avais un rat ! me disais-je dans mon désappointement, comme tout cela marcherait ! Un rat ! mais comment me le procurer ? Là était la difficulté, et elle me paraissait insurmontable ; pourtant elle ne l'était pas, comme on va le voir.

Un jour, surpris par un surveillant dans une escapade d'écolier, aggravée d'escalade et d'effraction, je fus condamné à douze heures de prison.

Douze heures de prison pour le vol d'une friandise ! et quelle friandise ! du raisiné qu'à nos repas nous ne mangions que

du bout des lèvres. Je n'avais pu résister, hélas ! à l'attrait du fruit défendu.

Cette punition, que je subissais pour la première fois, m'affecta vivement ; mais bientôt au milieu des tristes réflexions que m'inspirait ma solitude, une idée vint dissiper mes pensées mélancoliques en m'apportant un heureux espoir.

Je savais que chaque soir, à la tombée de la nuit, des rats descendaient des combles d'une église voisine pour ramasser les miettes de pain laissées par les prisonniers. C'était une excellente occasion de me procurer un de ces animaux que je désirais si vivement pour mon manège ; je ne la laissai pas s'échapper et me mis immédiatement à chercher les moyens de construire une ratière.

Je n'avais pour tout mobilier qu'une cruche contenant l'eau qui devait remplacer pour moi l'*abondance* du collège ; ce vase était donc le seul objet autour duquel je pusse grouper mes combinaisons. Voici la disposition à laquelle je m'arrêtai :

Je commençai par mettre mon cruchon à sec, puis, après avoir placé un morceau de pain dans le fond, je le couchai de manière que l'orifice fût au niveau du sol. Mon but, on le comprendra, était d'allécher mon gibier par cet appât et de l'attirer dans le piège. Un carreau, que je descellai, devait en fermer subitement l'ouverture, mais comme dans l'obscurité où j'allais me trouver il me serait impossible de connaître le moment de couper retraite au prisonnier, je mis près du morceau de pain un peu de papier sur lequel le rat en passant devait produire un frôlement qu'il me serait possible d'apprécier dans le silence de ma prison.

La nuit venue, je me blottis près de mon cruchon, le bras étendu vers lui, et, la main placée sous le carreau, j'attendis avec une anxiété fiévreuse l'arrivée de mes convives.

Il fallait que le plaisir que je me promettais de ma capture fût bien vif pour que je ne cédasse pas à la frayeur qui me saisit lorsque j'entendis les premiers soubresauts de mes enragés visiteurs. Je l'avoue : les évolutions qu'ils exécutèrent autour de mes jambes m'inspiraient une cruelle inquiétude ; j'ignorais jusqu'où pouvait aller la voracité de ces intrépides rongeurs. Toutefois, je tins bon, je ne fis pas le moindre mouvement dans la crainte de compromettre le succès de ma chasse, et je me

tins prêt, en cas d'attaque, à opposer aux assaillants une énergique résistance.

Plus d'une heure s'était écoulée dans une vaine attente, heure pleine d'émotion et d'inquiétudes, et je commençais à désespérer de mon piège, lorsque je crus entendre le petit bruit qui devait me servir de signal. Je pousse alors vivement le carreau sur l'ouverture du cruchon et le redresse aussitôt.

Aux cris aigus que j'entends pousser à l'intérieur, j'acquiers l'assurance d'un succès complet et, dans ma satisfaction, j'entonne une fanfare, autant pour célébrer ma victoire que pour effrayer les compagnons de mon prisonnier et les congédier au plus vite.

Le concierge, en venant me délivrer, m'aida à me rendre maître de mon rat en l'attachant avec une ficelle par l'une des pattes de derrière.

Chargé de mon précieux butin, je me rends au dortoir, où maître et élèves dorment depuis longtemps. Je vais me reposer à mon tour, mais un embarras vient se présenter : comment loger mon prisonnier ?

A force de chercher, une idée surgit tout à coup dans mon esprit, idée bizarre et bien digne du cerveau d'un écolier : ce fut de l'enfoncer la tête la première dans un de mes souliers, en ayant soin d'attacher au pied de mon lit la ficelle qui le retenait, puis de fourrer le soulier dans un de mes bas et de placer le tout dans une des jambes de mon pantalon. Cela fait, je crus pouvoir me coucher sans la moindre inquiétude.

Le lendemain, à cinq heures précises, le surveillant, selon son habitude, fit sa tournée dans le dortoir en stimulant les dormeurs pour les faire lever.

— Habillez-vous tout de suite, me dit-il de ce ton aimable qui caractérise cet emploi.

Je me mis en devoir d'obéir ; mais ici cruelle disgrâce : mon rat que j'avais si bien empaqueté, que j'avais si soigneusement emprisonné, ne trouvant pas sans doute son logement assez aéré, avait jugé à propos de percer mon soulier, mon bas et mon pantalon et prenait l'air par cette fenêtre improvisée... Heureusement, il n'avait pu couper la ficelle qui le retenait. Peu m'importait le reste.

Mais le surveillant ne vit pas la chose du même œil que moi.

La capture d'un rat, le dégât fait à ma toilette, furent jugés par lui comme autant de nouveaux griefs qui se joignirent à celui de la veille dans un rapport volumineux qu'il adressa au proviseur. Je dus me rendre chez celui-ci, revêtu des pièces qui portaient les traces de mon dernier délit. Par une coïncidence fâcheuse, le soulier, le bas et le pantalon étaient troués sur la même jambe.

L'abbé Larivière (ainsi s'appelait notre proviseur) dirigeait le collège avec une sollicitude toute paternelle. Toujours juste et porté par sa nature à l'indulgence, il avait su se faire adorer, et encourir sa disgrâce était pour les élèves le plus sévère des châtiments.

— Eh bien ! Robert, me dit-il, en me regardant doucement par-dessus les lunettes qui lui pinçaient le bout du nez, nous avons donc commis de grandes fautes ? Voyons, dites-moi toute la vérité.

Je possédais alors une qualité que je me flatte de n'avoir pas perdue depuis ; c'était une extrême franchise. Je fis au proviseur le récit exact et fidèle de mes méfaits, sans en omettre un seul détail ; ma sincérité me porta bonheur. L'abbé Larivière, après s'être contenu quelques instants, finit par rire aux éclats des burlesques péripéties de mes aventures ; toutefois, après m'avoir fait comprendre tout ce qu'il y avait de répréhensible dans l'action que j'avais commise, en m'emparant d'un bien qui ne m'appartenait pas, le bon abbé termina ainsi sa petite allocution.

— Je ne vous sermonnerai pas plus longtemps, Robert, je crois à votre repentir ; douze heures de prison doivent suffire pour votre punition ; je vous rends votre liberté. Je ferai plus : quoique vous soyez bien jeune encore, je veux vous traiter en homme, mais en homme d'honneur, entendez-vous ? Vous allez me donner votre parole que non seulement vous ne retomberez plus dans une faute semblable, mais encore, comme votre passion pour la mécanique vous fait trop souvent négliger vos devoirs, que vous renoncerez à vos outils et vous livrerez exclusivement à l'étude.

— Ah ! oui, monsieur, je vous la donne, m'écriai-je, ému jusqu'aux larmes d'une indulgence aussi inattendue, et je puis

vous assurer que vous ne vous repentirez pas d'avoir eu foi en mon serment.

J'avais à cœur de tenir cet engagement, mais je ne me dissimulais pas les difficultés qui s'opposeraient à ma bonne résolution ; il y avait tant d'occasions de faillir dans cette voie de sagesse où je voulais consciencieusement m'engager ! D'ailleurs, comment résister aux railleries, aux quolibets, aux sarcasmes des mauvais élèves, qui, pour cacher leurs folies, entraînent les caractères faibles à devenir leurs complices ? Aussi mes serments eussent-ils couru de grands dangers, si je n'avais eu le courage de *mes opinions* : je rompis brusquement avec quelques étourdis dont les études classiques se ressentaient du travers de leur esprit.

Cependant, quelque chose de plus difficile encore restait à accomplir pour compléter ma conversion, et si douloureux que fût le sacrifice, j'eus la force de me l'imposer. Refoulant au fond de mon cœur ma passion pour la mécanique, je brûlai mes vaisseaux, c'est-à-dire que je mis de côté mon manège, mes cages et leur contenu ; j'oubliai jusqu'à mes outils, et, dégagé de toute distraction extérieure, je me livrai entièrement à l'étude du grec et du latin.

Les éloges de l'excellent abbé Larivière, qui se vantait d'avoir su reconnaître en moi l'étoffe d'un bon élève, me récompensèrent de ce suprême effort, et je puis dire que je devins dès lors un des écoliers les plus studieux et les plus assidus. Ce n'est pas que je ne regrettasse parfois mes outils et mes chères mécaniques ; mais, me rappelant ma promesse au proviseur, je tins toujours ferme contre la tentation. Tout ce que je me permettais, c'était de jeter furtivement sur le papier quelques idées qui me passaient par l'esprit, ne sachant pas si un jour je pourrais les mettre à exécution.

Enfin le moment arriva où je dus quitter le collège, mes études étaient terminées.

J'avais dix-huit ans.

2

Un badaud de province. — Le docteur Carlosbach, escamoteur et professeur de mystification. — Le sac au sable, le coup de l'étrier. — Je suis clerc de notaire, les minutes me paraissent bien longues. — Un petit automate. — Protestation respectueuse. — Je monte en grade dans la basoche. — Une machine de la force... d'un portier. — Les canaris acrobates. — Remontrances de M^e^ Roger. — Mon père se décide à me laisser suivre ma vocation.

Dans le récit que je viens de faire, on n'a trouvé que des événements simples et peu dignes peut-être d'un homme qui, souvent, a passé pour un sorcier ; mais patience, lecteur, encore quelques pages d'introduction à ma vie d'artiste, et bientôt ce que vous cherchez dans ce livre va se dérouler à vos yeux ; vous saurez comment se fait un magicien et vous apprendrez que l'arbre où se cueille cette baguette magique qui enfantait mes prétendus prodiges, n'est autre qu'un travail opiniâtre, persévérant et longtemps arrosé de mes sueurs ; bientôt aussi, en vous rendant témoin de mes travaux et de mes veilles, vous pourrez apprécier ce que coûte une réputation dans mon art mystérieux.

Au sortir du collège, je savourai d'abord toutes les joies d'une liberté dont j'avais été privé depuis tant d'années. Pouvoir aller à droite ou à gauche, parler ou se taire au gré de ses désirs, se lever tôt ou tard selon ses inspirations, n'est-ce pas pour un écolier le paradis sur terre ?

J'usais largement de ces ineffables plaisirs ; ainsi, le matin, quoique j'eusse conservé l'habitude de m'éveiller à cinq heures, dès que la pendule m'indiquait ce moment, autrefois si terrible, je me mettais à rire aux éclats, en accompagnant cet accès de gaieté maligne d'un monologue animé, sorte de défi jeté à d'invisibles surveillants ; puis, satisfait de cette petite vengeance rétroactive, je me rendormais jusqu'à l'heure du

déjeuner. Après le repas, je sortais sans autre but que celui de faire ce que j'appelais une bonne flânerie.

Je fréquentais de préférence les promenades publiques, car j'avais plus de chances que partout ailleurs d'y trouver quelques distractions pour occuper mes loisirs ; aussi ne se passait-il aucun événement dont je ne fusse le témoin. J'étais en un mot le badaud personnifié, la gazette vivante de ma ville natale.

La plupart de ces événements présentaient en eux-mêmes un bien faible intérêt ; pourtant un jour j'assistai à une petite scène qui laissa dans mon esprit de profonds souvenirs.

Une après-dînée, comme j'étais à me promener sur le mail qui borde la Loire, plongé dans les réflexions que me suggéraient la chute des feuilles et leurs tourbillons soulevés par une bise d'automne, je fus tiré de cette douce rêverie par le son éclatant d'une trompette très habilement embouchée.

Je laisse à penser si je fus le dernier à me rendre à l'appel de cette éclatante mélodie.

Quelques promeneurs, affriandés comme moi par le talent de l'artiste mélomane, vinrent également former cercle autour de lui.

C'était un grand gaillard, à l'œil vif, au teint basané, aux cheveux longs et crépus, portant le poing sur la hanche et la tête élevée. Son costume, quoique d'une composition assez burlesque, était néanmoins propre et annonçait un homme pouvant avoir, comme diraient les gens de sa profession, *du foin dans ses bottes*. Il portait une redingote marron, surmontée d'un petit collet de même couleur et garnie de larges brandebourgs en argent ; autour de son cou, négligemment posée, s'enroulait une cravate de soie noire. Les deux extrémités en étaient réunies par une bague ornée d'un diamant qui eût pu enrichir un millionnaire, si cette pierre n'eût eu le malheur de s'appeler strass. Son pantalon noir était largement étoffé ; il n'avait point de gilet, mais en revanche, un linge très blanc, sur lequel s'étalait une énorme chaîne en chrysocale, avec une collection de breloques dont le son métallique se faisait entendre à chaque mouvement du musicien.

J'eus tout le temps de faire ces observations, car mon

homme, ne trouvant pas sans doute son assistance assez nombreuse pour mériter l'honneur d'une séance, fit durer son prélude musical au moins un quart d'heure ; enfin le cercle s'étant insensiblement agrandi, la trompette cessa de se faire entendre.

L'artiste posa son instrument à terre, fit gravement le tour de l'assemblée, en exhortant chacun à reculer un peu ; puis, s'arrêtant, il passa la main dans ses longs cheveux et sembla se recueillir dans une aspiration toute de poésie.

Peu habitué au charlatanisme de cette mise en scène de la place publique, je regardais cet homme avec une confiante admiration et me préparais à ne pas perdre un mot de ce que j'allais entendre.

— Messieurs, s'écria-t-il d'une voix assurée et sonore.

» Ecoutez-moi.

» Je ne suis point ce que je parais être. Je dirai plus, je suis ce que je parais n'être pas. Oui, messieurs, oui, avouez-le, vous me prenez pour un de ces pauvres diables venant implorer quelques gros sous de votre générosité. Eh bien ! détrompez-vous ; si vous me voyez aujourd'hui sur cette place, sachez que je n'y suis descendu que pour le soulagement de l'humanité souffrante, en général, pour votre bien en particulier, comme aussi pour votre agrément.

Ici, l'orateur, qu'à son accent on pouvait aisément reconnaître pour un des riverains de la Garonne, passa une seconde fois la main dans sa chevelure, releva la tête, humecta ses lèvres, et prenant un air de dignité majestueuse, il continua :

— Je vous apprendrai tout à l'heure qui je suis, et vous pourrez m'apprécier à ma juste valeur ; en attendant, permettez-moi de vous présenter, pour vous distraire, un faible échantillon de mon savoir-faire.

L'artiste, après avoir régularisé le cercle de ses auditeurs, dressa devant lui une table à X, sur laquelle il déposa trois gobelets de fer-blanc, si bien polis qu'on les eût pris pour de l'argent ; puis il se ceignit d'une gibecière en velours d'Utrecht rouge, dans laquelle il plongea ses mains pendant quelques instants, sans doute pour préparer les prestiges qu'il allait présenter ; et la séance commença.

Dans une longue série de tours, les muscades, d'abord invisibles, parurent au bout des doigts de l'escamoteur, passèrent successivement d'un gobelet sous un autre, à travers la table, même jusque dans la poche d'un spectateur, pour sortir ensuite, à la grande joie du public, du nez d'un jeune badaud. Celui-ci prit le fait au sérieux, et il se tua à se moucher pour s'assurer qu'il ne lui restait plus de ces petites boules dans le cerveau.

L'adresse avec laquelle ces tours furent faits, la bonhomie apparente de l'opérateur dans l'exécution de ces ingénieux artifices, me produisirent la plus complète illusion.

C'était la première fois que j'assistais à un semblable spectacle : j'en fus émerveillé, stupéfait, ébahi. Cet homme pouvant produire à son gré de telles merveilles me semblait un être surhumain ; ce fut donc avec un vif regret que je lui vis mettre de côté ses gobelets et plier sa gibecière. L'assemblée paraissait également charmée ; l'artiste s'en aperçut et mit à profit ces excellentes dispositions en faisant signe qu'il avait encore quelque chose à dire. Posant alors ses deux mains sur la table, comme sur l'appui d'une tribune :

— Messieurs et dames, dit-il avec une feinte modestie et dans le but de ménager certains effets oratoires, messieurs et dames, j'ai été assez heureux pour vous voir prêter à mes tours d'adresse une bienveillante attention, je vous en remercie — l'escamoteur s'inclina jusqu'à terre ; — et comme je tiens à vous prouver que vous n'avez point affaire à un ingrat, je veux essayer de vous rendre toute la satisfaction que vous m'avez fait éprouver.

» Daignez m'écouter un instant :

» Je vous ai promis de vous dire qui j'étais, je vais vous satisfaire — changement subit de physionomie, sentiment de haute estime de soi-même : — vous voyez en moi le célèbre docteur Carlosbach : la consonance de mon nom vous indique assez que je suis d'origine *anglo-francisco-germanique*, pays où l'on vient au monde avec une couronne de laurier sur la tête.

» Faire mon éloge ne serait qu'être l'interprète de la renommée aux *cent bouches d'or et d'azur* ; je me contenterai de vous dire que j'ai un immense talent et que mon

incommensurable réputation ne peut être égalée que par ma modestie. Couronné par les plus illustres sociétés savantes du monde entier, je m'incline devant leur jugement, qui proclame la supériorité de mes connaissances dans le grand art de guérir le genre humain.

Cet exorde, aussi bizarre qu'emphatique, fut débité avec une imperturbable assurance ; cependant, je crus remarquer sur la figure du célèbre docteur quelques légères crispations des lèvres qui trahissaient comme une envie de rire contenue. Je ne m'y arrêtai pas, et, séduit par la faconde de l'orateur, je ne cessai de lui prêter une oreille attentive.

— Mais, messieurs, ajouta-t-il, c'est assez vous entretenir de ma personne : il est temps que je vous parle de mes œuvres.

» Apprenez donc que je suis l'inventeur du baume *Vermi-fugopanaciti*, dont l'efficacité souveraine est incontestable.

» Oui, messieurs, oui, le ver, cet ennemi de l'espèce humaine ; le ver, ce destructeur de tout ce qui porte existence ; le ver, ce rongeur acharné des morts et des vivants, est enfin vaincu par ma science ; une goutte, un atome de cette précieuse liqueur suffit pour chasser à tout jamais cet affreux parasite.

» Avez-vous des vers longs, des vers plats, des vers ronds ? peu m'importe la forme, je vous en délivrerai.

» Avez-vous encore le ver *macaque*, qui se place entre cuir et chair, le ver *coquin*, qui s'engendre dans la tête de l'homme, le *tenia*, vulgairement appelé le ver solitaire, venez à moi, sans crainte, je vous les *extirperai* sans douleur.

» Et, messieurs telle est la vertu de mon baume merveilleux, que non seulement il délivre l'homme de cette affreuse calamité pendant sa vie, mais que son corps n'a plus rien à craindre après sa mort ; prendre mon baume, c'est s'embaumer par anticipation ; l'homme alors devient immortel. Ah ! messieurs, si vous connaissiez toutes les vertus de ma sublime découverte, mais, vous vous précipiteriez sur moi pour me l'arracher, en me jetant des poignées d'or ; ce ne serait plus une distribution, ce serait un pillage, aussi je m'arrête...

L'orateur s'arrêta en effet un instant et essuya son front d'une main, tandis que de l'autre il indiquait à la foule qu'il n'avait pas fini. Déjà un grand nombre d'auditeurs cherchaient

à s'approcher du savant docteur ; Carlosbach sembla ne pas s'en apercevoir et reprenant la pose dramatique qu'il avait un instant quittée, il continua ainsi :

— Mais, me direz-vous, quel peut être le prix d'un tel trésor ? Serons-nous jamais assez riches pour l'acquérir ? Et ! messieurs, c'est ici le moment de vous faire connaître toute l'étendue de mon désintéressement.

» Ce baume, pour la découverte duquel j'ai *séché* ma vie ; ce baume, que des souverains ont acheté au prix de leur couronne, ce baume enfin que l'on ne saurait payer... Je vous le donne.

A ces mots inattendus, la foule, frémissante d'émotion, reste un instant interdite, puis, comme s'ils eussent été sous l'impression du fluide électrique, tous les bras se lèvent suppliants et implorent la générosité du docteur.

Mais, ô surprise ! ô déception ! Carlosbach, *ce docteur célèbre*, Carlosbach, *ce bienfaiteur de l'humanité*, quitte soudainement son rôle de charlatan et se prend d'un rire *homérique*.

Ainsi que dans un changement à vue, la scène est transformée, tous les bras levés retombent en même temps ; on se regarde, on s'interroge, on murmure, puis l'on s'apaise, et bientôt la contagion du rire gagnant de proche en proche, la foule éclate en chœur.

L'escamoteur s'arrête le premier et réclame le silence.

— Messieurs, dit-il alors d'un ton de parfaite convenance, ne m'en veuillez point de la petite scène que je viens de jouer ; j'ai voulu par cette comédie vous prémunir contre les charlatans qui chaque jour vous trompent, ainsi que je viens de le faire moi-même. Je ne suis point docteur, mais tout simplement escamoteur, professeur de mystifications et auteur d'un *recueil* dans lequel vous trouverez, outre le discours que je viens de vous débiter, la description d'un grand nombre de tours d'escamotage.

» Voulez-vous connaître l'art de vous amuser en société ? Pour dix sous, vous pouvez vous satisfaire.

L'escamoteur sort d'une boîte un énorme paquet de livres, fait le tour de l'assistance, et grâce à l'intérêt que son talent a su inspirer, il ne tarde pas à débiter toute sa marchandise.

La séance était terminée : je rentrai à la maison la tête pleine de tout un monde de sensations inconnues.

Comme on le pense bien, je m'étais procuré un des précieux volumes ; je me hâtai d'en prendre connaissance, mais le faux docteur y continuait son système de mystification et, malgré toute ma bonne volonté, je ne pus parvenir à comprendre aucun des tours dont il semblait donner l'explication. J'eus, du reste, pour me consoler, le plaisant discours que je viens de rapporter ici.

Je m'étais promis de mettre le livre de côté et de n'y plus songer, mais les merveilles qui y étaient annoncées venaient à chaque instant se retracer à mon esprit. O Carlorsbach, disais-je dans ma modeste ambition, si j'avais ton talent, comme je me trouverais heureux ! Et, plein de cette idée, je me décidai à aller prendre des leçons du savant professeur. Malheureusement cette détermination fut trop tardivement prise ; lorsque je me présentai, j'appris que l'escamoteur mettant à profit les ressources de sa profession avait, dès la veille, quitté son auberge, oubliant de payer les dépenses princières qu'il y avait faites.

L'aubergiste me donna des détails sur cette fugue, dernière mystification du professeur. Carlorsbach était arrivé chez lui avec deux malles d'inégale grandeur et lourdement chargées ; sur la plus grande étaient écrits ces mots : *Instruments de Physique*, sur l'autre *Vestiaire*. Or, l'escamoteur, qui, disait-il, avait reçu de nombreuses invitations des châteaux voisins pour y donner des séances, était parti la veille, afin de satisfaire à l'un de ces engagements. On ne l'avait vu emporter avec lui qu'une de ses malles, celle aux instruments, et l'on avait supposé que l'autre restait dans la chambre et servait tout naturellement à garantir ses frais d'auberge, qu'il devait payer à son retour.

Le lendemain, l'aubergiste ne voyant pas revenir son voyageur, pensa qu'il était prudent de mettre ses effets en lieu de sûreté. Il entre donc dans la chambre de l'escamoteur ; mais les deux malles avaient disparu et à leur place était un énorme sac rempli de sable sur lequel on voyait en gros caractères :

SAC AUX MYSTIFICATIONS.

Le coup de l'étrier.

Voici ce que conjecturait le malheureux aubergiste : la grande malle, lors de son arrivée, devait être remplie par le sable ; l'escamoteur, en quittant l'auberge, avait remplacé celui-ci par la boîte au vestiaire, et muni de ces deux malles, n'en faisant plus qu'une, il était parti pour ne plus revenir.

Je continuai pendant quelque temps encore à jouir de la vie contemplative que je m'étais créée ; mais à force de flâneries et de promenades, la satiété ne tarda pas à venir et je me trouvai tout surpris, un jour, de me sentir fatigué de cette existence désœuvrée.

Mon père, en homme qui connaît le cœur humain, attendait ce moment pour me parler raison ; il me prit à part, un matin, et, sans autre préambule, me dit avec bonté :

— Voyons, mon ami, te voilà sorti du collège avec une instruction solide : je t'ai laissé jouir largement d'une liberté après laquelle tu semblais aspirer. Mais tu dois comprendre que cela ne suffit pas pour vivre ; il faut maintenant quitter l'habit d'écolier et entrer résolument dans le monde, où tu appliqueras tes connaissances à l'état que tu auras embrassé. Cet état, il est temps de le choisir ; tu as sans doute un goût, une vocation, c'est à toi de me la faire connaître ; parle donc et tu me trouveras disposé à te seconder dans la carrière que tu auras choisie.

Bien que mon père eût souvent manifesté la crainte de me voir suivre sa profession, je pensai, d'après ces paroles, qu'il avait changé d'avis, et je m'écriai avec transport :

— Sans doute, j'ai une vocation, et celle-là tu ne peux la méconnaître, car elle date de loin ; tu le sais, je n'ai jamais eu d'autre désir que celui d'être...

Mon père devina ma pensée et ne me laissa pas achever :

— Je vois, reprit-il, que tu ne m'as pas compris, je vais m'expliquer plus clairement. Sache donc que mon désir est de te voir choisir une profession plus lucrative que la mienne. Réfléchis qu'il serait peu raisonnable d'enterrer dans ma boutique dix années d'études, pour lesquelles j'ai fait de si

grands sacrifices : songe d'ailleurs au peu de fortune que m'a procuré mon état, puisque trente années d'un travail assidu ne m'ont donné pour mes vieux jours qu'une bien modeste aisance. Crois-moi, change de résolution et renonce à ta manie de *faire de la limaille*.

Mon père ne faisait en cela que suivre les idées de la plupart des parents qui ne voient que les désagréments attachés à leur profession. A ce préjugé se joignait, il faut le dire aussi, la louable ambition du chef de famille qui désire élever son fils au-dessus de lui.

Me prononcer pour un autre état que celui de mécanicien, était pour moi chose impossible ; car ne connaissant les autres professions que de nom, j'étais incapable de les apprécier, et conséquemment d'en choisir une ; je restai muet.

En vain, mon père, pour solliciter une réponse, essaya de fixer mon choix en faisant valoir les avantages que je trouverais à être pharmacien, avoué ou notaire, etc. Je ne pus que lui répéter que je m'en rapportais sur ce point à sa sagesse et à son expérience. Cette abnégation de mes volontés, cette soumission sans réserve parut le toucher ; je m'en aperçus, et voulant tenter un dernier effort sur sa détermination, je lui dis avec effusion :

— Avant de prendre un parti dont dépend mon avenir, permets-moi, cher père, de te faire une observation. Es-tu bien sûr que ce soit ton état qui manque de ressources, et non la ville où tu l'as exercé ? Je t'en supplie, laisse-moi faire, et lorsque, par tes conseils, je serai parvenu à avoir du talent, j'irai à Paris, centre des affaires et de l'industrie, et j'y ferai ma fortune ; j'en ai, non pas le pressentiment, mais la conviction.

Craignant sans doute de faiblir, mon père voulut couper court à cet entretien en évitant de répondre à mon objection.

— Puisque tu t'en rapportes à moi, me dit-il, je te conseille de suivre le notariat ; avec ton intelligence, du travail et de la conduite, je ne doute pas que tu n'y fasses promptement ton chemin.

Deux jours après, j'étais installé dans une des meilleures études de Blois, et grâce à ma belle écriture, on me donna l'emploi d'expéditionnaire, lequel consiste, on le sait, à écrire

du matin au soir des *expéditions* et des *grosses* sans trop savoir ce que l'on fait.

Je laisse à penser si ce travail d'automate pouvait longtemps convenir à la nature de mon esprit : des plumes, de l'encre, rien n'était moins propre à l'exécution des idées inventives qui ne cessaient de me poursuivre. Heureusement, à cette époque, les plumes d'acier n'étaient pas encore inventées ; j'avais donc pour me distraire la ressource de tailler mes plumes, et, je l'avoue, j'en usais largement.

Ce seul détail suffira pour donner une idée du *spleen* qui pesait sur moi comme un manteau de plomb ; j'en serais tombé malade infailliblement, si je n'eusse trouvé le moyen de me procurer, en dehors de l'étude, une occupation plus attrayante et surtout plus conforme à mes goûts.

Parmi les curiosités mécaniques que l'on confiait à mon père pour être réparées, j'avais pu voir une tabatière sur le dessus de laquelle était une petite scène automatique qui m'avait vivement intéressé. Le dessus de la boîte représentait un paysage. En pressant une détente, un lièvre paraissait sur le premier plan, et se dirigeait vers une touffe d'herbe, qu'il se mettait en devoir de brouter ; peu après on voyait déboucher d'un bois un chasseur, cheminant en compagnie de son chien.

Le Nemrod en miniature s'arrêtait à la vue du gibier, épaulait son fusil et mettait en joue ; un petit bruit simulant l'explosion de l'arme se faisait entendre, et tout aussitôt le lièvre blessé, il faut le croire, s'enfuyait, poursuivi par le chien, et disparaissait dans un fourré.

Cette jolie mécanique excitait au plus haut point mon envie, mais je ne pouvais que la convoiter, car son propriétaire, outre l'importance qu'il y attachait, n'avait aucune raison pour consentir à s'en défaire, et d'ailleurs mes ressources pécuniaires ne pouvaient prétendre à une telle acquisition.

Puisque je ne pouvais posséder cette pièce, je voulus au moins en conserver le souvenir, et j'en fis un dessin exact à l'insu de mon père. Ce plan terminé, ma tête se monta à la vue de son ingénieuse disposition, et j'en vins à me demander s'il ne me serait pas possible de le mettre à exécution.

Ma réponse fut affirmative.

Pendant six mois, j'eus la persévérance de me lever avec le

jour, et, descendant furtivement à l'atelier de mon père, qui, lui, n'était pas matinal, je travaillais jusqu'à l'heure à laquelle il avait l'habitude d'y venir. Ce moment arrivé, je remettais les outils dans l'ordre où je les avais trouvés, je serrais soigneusement mon ouvrage et je me rendais à l'étude.

La joie que j'éprouvai en voyant fonctionner ma mécanique ne peut être égalée que par le plaisir que je ressentis en la présentant à mon père, comme protestation indirecte et respectueuse contre la détermination qu'il avait prise à l'égard de ma profession. J'eus de la peine à le convaincre que je n'avais point été aidé dans ce travail ; quand enfin il n'en douta plus, il ne put s'empêcher de m'en faire compliment.

— C'est bien fâcheux, me dit-il d'un air pensif, qu'on ne puisse tirer parti de semblables dispositions ; mais, mon ami, ajouta-t-il, comme pour chasser une idée qui l'importunait, crois-moi, méfie-toi de ton adresse ; elle pourrait nuire à ton avancement.

Depuis plus d'un an je remplissais les fonctions de clerc amateur, c'est-à-dire de clerc sans rétribution, quand l'offre me fut faite par un notaire de campagne d'entrer chez lui en qualité de second clerc, avec de modiques appointements.

J'acceptai avec empressement cet avancement inattendu ; mais une fois installé dans mes nouvelles fonctions, je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que mon officier ministériel m'avait donné de l'*eau bénite de cour* dans l'énonciation de mon emploi. La place que je remplissais chez lui était tout simplement celle de petit clerc, c'est-à-dire que je faisais les courses de l'étude, le premier et unique clerc suffisant à lui seul pour le reste de la besogne.

Il est vrai que je gagnais quelque argent ; c'était le premier que mon travail me procurait : cette considération rendit la pilule moins amère à mon amour-propre. D'ailleurs M. Roger (ainsi se nommait mon nouveau patron) était bien le meilleur des hommes ; son abord, plein de bienveillance et de bonté, m'avait séduit dès le premier jour, et je puis ajouter que je n'eus qu'à me louer de ses procédés envers moi, tout le temps que je passai dans son étude.

Cet homme, la probité même, avait la confiance du duc d'Avaray, dont il régissait le château, et, plein de zèle pour les

affaires de son noble client, il s'en occupait beaucoup plus que de celles de son étude. A Avaray, du reste, les affaires de *notariat* étaient peu nombreuses, et nous venions facilement à bout de la besogne qu'elles nous procuraient ; pour mon compte j'avais bien des loisirs que je ne savais comment occuper ; mon patron me vint en aide, en mettant sa bibliothèque à ma disposition. J'eus la bonne fortune d'y trouver le Traité de botanique de Linné, et j'acquis les premières notions de cette science.

L'étude de la botanique exigeait du temps, et je n'avais à lui consacrer que les moments qui précédaient l'ouverture du cabinet ; or, sans savoir pourquoi, j'étais devenu un dormeur infatigable. Impossible de me réveiller avant huit heures. Je résolus de triompher de cette somnolence opiniâtre et j'inventai un réveille-matin dont l'originalité me semble mériter une mention toute particulière.

La chambre que j'occupais dépendait du château d'Avaray, et était située au-dessus d'une voûte fermée par une lourde grille. Ayant remarqué que, chaque matin, au petit jour, le portier Thomas venait ouvrir cette grille, qui donnait passage dans les jardins, l'idée me vint de profiter de cette circonstance pour me faire un réveille-matin.

Voici quelles étaient mes dispositions mécaniques : chaque soir, en me couchant, j'attachais à l'une de mes jambes l'extrémité d'une corde dont l'autre bout, passant par ma fenêtre entrouverte, allait se fixer à la partie supérieure de la porte grillée.

On comprendra facilement le jeu de cet appareil : le portier, en poussant la grille, m'entraînait sans s'en douter au beau milieu de la chambre. Ainsi violemment tiré de mon sommeil, je cherchais à m'accrocher à mes couvertures ; mais, plus je résistais, plus l'impitoyable Thomas poussait de son côté, et je finissais par me réveiller en l'entendant, chaque fois, maugréer contre les gonds de la porte, auxquels il promettait de l'huile pour le lendemain. Je me dégageais alors la jambe, et, mon Linné à la main, j'allais demander à la nature ses admirables secrets, dont l'étude m'a fait passer de si doux instants.

Autant pour plaire à mon père que pour remplir scrupuleusement les devoirs de mon emploi, je m'étais promis de ne plus m'occuper de la mécanique, dont je redoutais l'irrésistible attrait, et je m'étais religieusement tenu parole. Il y avait donc tout lieu de croire qu'adoptant le notariat je prendrais enfin mes grades dans la basoche et deviendrais un jour moi-même maître Robert, notaire dans telle ou telle localité. Mais la Providence, dans ses décrets, m'avait tracé une tout autre route, et mes inébranlables résolutions vinrent échouer devant une tentation trop forte pour mon courage.

Dans l'étude, il y avait, chose assez bizarre, une magnifique volière remplie d'une multitude de canaris dont le chant et le plumage avaient pour destination de tromper l'impatience du client, quand par hasard il était forcé d'attendre.

Cette volière étant considérée comme meuble de l'étude, j'étais, en ma qualité de petit clerc, chargé de la tenir en bon état de propreté et de veiller à l'alimentation de ses habitants.

Ce fut, sans contredit, parmi les travaux qui me furent confiés, celui dont je m'acquittai avec le plus de zèle ; j'apportai même tant de soins au bien-être et à l'amusement de mes pensionnaires, qu'ils absorbèrent bientôt presque tout mon temps.

Je commençai par organiser dans cette immense cage des mécaniques que j'avais inventées au collège dans de semblables circonstances ; insensiblement, j'en ajoutai de nouvelles, et je finis par faire de la volière un objet d'art et de curiosité, auquel nos visiteurs trouvaient un véritable attrait.

Ici, c'était un bâton près duquel le sucre et l'échaudé étalaient leurs séductions ; l'imprudent canari qui se laissait prendre à cette traîtreuse amorce avait à peine posé la patte sur le bâton fatal, qu'une petite cage circulaire l'enveloppait vivement et le retenait prisonnier jusqu'à ce que, conduit par le hasard ou par sa fantaisie, un autre oiseau, en se perchant sur un bâton voisin, fît partir une détente qui délivrait le captif. Là, c'étaient des bains et des douches forcés ; plus loin, une petite mangeoire était disposée de telle sorte que plus l'oiseau semblait s'en approcher, plus il s'en éloignait en réalité. Enfin, il fallait que chaque pensionnaire gagnât sa nourriture en la faisant venir à lui à l'aide de petits chariots qu'il tirait avec le bec.

Le plaisir que je trouvais à exécuter ces petits travaux me fit bientôt oublier que j'étais à l'étude pour tout autre chose que pour les menus plaisirs des canaris. Le premier clerc m'en fit l'observation en y ajoutant de justes remontrances ; mais j'avais toujours quelque prétexte pour me déranger, découvrant sans cesse des additions à faire au gymnase de mes volatiles.

Enfin, les choses en vinrent au point que l'autorité supérieure, c'est-à-dire le patron en personne, dut intervenir.

— Robert, me dit-il d'un ton sérieux qu'il prenait rarement avec ses clercs, lorsque vous êtes entré chez moi, c'était, vous le savez, pour vous occuper exclusivement des travaux de mon étude, et non pour satisfaire vos goûts et vos fantaisies ; des avertissements vous ont été donnés pour vous rappeler à vos devoirs, et vous n'en avez tenu aucun compte ; je viens donc vous dire aujourd'hui qu'il faut prendre une détermination bien arrêtée de cesser vos travaux de mécanique, ou je me verrai dans la nécessité de vous renvoyer à votre père.

Ce bon M. Roger s'arrêta, comme pour reprendre haleine, après les reproches qu'il venait de me faire, j'en suis certain, bien à contrecœur. Après un instant de silence, reprenant avec moi son ton paternel, il ajouta :

— Et tenez, mon ami, voulez-vous que je vous donne un conseil ? Je vous ai étudié, et j'ai la conviction que vous ne ferez jamais qu'un clerc très médiocre, et par suite un notaire plus médiocre encore, tandis que vous pouvez devenir un bon mécanicien. Il serait donc très sage d'abandonner une carrière dans laquelle il y a pour vous si peu d'espoir de réussite, et de suivre celle pour laquelle vous montrez de si heureuses dispositions.

Le ton d'intérêt avec lequel M. Roger venait de me parler m'engagea à lui ouvrir mon cœur ; je lui fis part de la détermination qu'avait prise mon père de m'éloigner de son état, et je lui dépeignis tout le chagrin que j'en avais ressenti.

— Votre père a cru bien faire, me répondit-il, en vous donnant une profession plus lucrative que la sienne ; il pensait sans doute n'avoir à vaincre en vous qu'une simple fantaisie de jeunesse ; moi je suis persuadé que c'est une vocation irrésistible, contre laquelle il ne faut pas essayer de lutter plus

longtemps. Laissez-moi faire, je verrai vos parents dès demain, et je ne doute pas que je ne les amène à partager mon avis et à changer leurs projets relativement à votre avenir.

Depuis que j'avais quitté la maison paternelle, mon père avait vendu son établissement et vivait retiré dans une petite propriété près de Blois. Mon patron alla le trouver, comme il me l'avait promis. Une longue conversation s'en suivit, et, après de nombreuses objections de part et d'autre, l'éloquence du notaire vainquit les scrupules de mon père, qui se rendit enfin :

— Allons, dit-il, puisqu'il le veut absolument, qu'il prenne mon état. Et comme je ne puis plus le lui enseigner moi-même, mon neveu, qui est mon élève, fera pour mon fils ce que j'ai fait pour lui-même.

Cette nouvelle me combla de joie ; il me sembla que j'allais entrer dans une nouvelle vie et je trouvai bien longs les quinze jours qu'en raison de divers arrangements il me fallut encore passer à Avaray.

Enfin je partis pour Blois, et dès le lendemain de mon arrivée je me trouvais installé devant un étau, la lime à la main et recevant de mon parent ma première leçon de mécanique.

3

Le cousin Robert. — L'événement le plus important de ma vie. — Comment on devient sorcier. — Mon premier escamotage. — Fiasco complet. — Perfectibilité de la vue et du toucher. — Curieux exercice de prestidigitation. — Monsieur Noriet. — Une action plus ingénieuse que délicate. — Je suis empoisonné. — Un trait de folie.

Avant de parler de mes études dans l'horlogerie, je ferai connaître à mes lecteurs mon nouveau patron.

Et tout d'abord, pour me mettre à l'aise et parce que pour moi cela résume tout, je dirai que le *cousin Robert*, comme je le nommais, a été dès mon entrée chez lui et est toujours